

## Grain de folie, graine d'injustice

*Zola et la déraison en fiction*

## Some touch of madness, taste of injustice

*Zola and Unreason in Fiction*

**Dre Sophie DELBREL**

Auteur correspondant, Université de Bordeaux (France), Institut de Sciences Criminelles et de la Justice (ISC), [so.delbrel@orange.fr](mailto:so.delbrel@orange.fr)

Date de soumission : 31.01.2022 – Date d'acceptation : 13.02.2022 – Date de publication : 20.02.2023

**Résumé** — Dans l'œuvre de fiction d'Émile Zola se multiplient les interactions entre folie et injustice. Loin d'un récit univoque, la folie fait l'objet d'un regard circulaire du maître du naturalisme, dont la production doit être envisagée bien au-delà des *Rougon-Macquart*. Appréhender la folie revient à distinguer les injustices dont elle peut être la conséquence comme la cause, qu'elles soient immédiatement ou non perceptibles.

**Mots-clés** : *Zola, injustice, justice, folie, démence.*

**Abstract** — In Emile Zola's work of fiction, there are several interactions between madness and injustice. Far from a univocal narrative, madness is the subject of a circular gaze of the master of naturalism, whose production must be considered well beyond the *Rougon-Macquart*. Understanding madness amounts to distinguishing the injustices of which it can be the consequence as well as the cause, whether or not they are immediately perceptible.

**Keywords**: *Zola, Injustice, Justice, Madness, Dementia.*

« On tuait encore, on détruisait dans tous les coins : la brute lâchée, l'imbécile colère, la folie furieuse de l'homme en train de manger l'homme ».<sup>1</sup>

## Introduction

Concept médicalisé au XIXe siècle mais ô combien littéraire, la folie semble omniprésente dans ce qui touche à Émile Zola. Rarement toutefois un mot aura été aussi éloigné de la personne même du romancier. Le docteur Toulouse, médecin des asiles psychiatriques<sup>2</sup> ayant choisi d'évaluer les facultés d'intellectuels célèbres n'affirme-t-il pas la santé et la solidité de Zola sur tous les plans<sup>3</sup> ? Le propos conserve ici son utilité tant la médecine s'interroge en cette fin XIXe siècle sur les rapports entre génie et folie.

<sup>1</sup> Zola, É. (1906), *La Débâcle*, p. 221.

<sup>2</sup> Fernandez-Zoila, A. (1983)

<sup>3</sup> Mortazavi, Y. (1997)

<https://journals.univ-ouargla.dz/index.php/Paradigmes> / <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/646>



**Paradigmes : vol. VI- n° 01 - janvier 2023**

Ce travail est disponible sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Loin des résultats de l'étude du docteur Toulouse rendus publics en 1896<sup>4</sup>, les prises de position de l'écrivain sur la question esthétique, très tôt, ont pu être qualifiées de « folies »<sup>5</sup> par ses contradicteurs : l'heure est en effet à la radicalité s'exprimant par voie de presse. Se montrer intransigeant, d'une manière générale, paraît nécessaire afin d'atteindre pleinement le but poursuivi. C'est le temps des aspirations *intégrales*, les seules à même d'exprimer la force du désir de leur réalisation<sup>6</sup>. Zola lui-même n'hésite pas à forcer le trait lorsqu'il s'agit de ferrailler sur la littérature ou sur l'art. Les questions de style revêtent une importance considérable car elles rejoignent une préoccupation de fond, d'ordre philosophique. À un moment où le romantisme est devenu une référence à part entière, la critique formulée par Zola ne manque pas d'audace : « *le lyrisme, dans une littérature, est une exaltation poétique échappant à toute analyse, touchant à la folie* »<sup>7</sup>. Zola met en garde le lecteur contre la tentation de suivre l'imagination – *la folle du logis*<sup>8</sup> – débridée du romantique, car elle ne peut que le conduire sur la voie de la déraison. « *La folie du lyrisme ne peut faire naître que des fous héroïques* »<sup>9</sup>, ce qui, à proprement parler, ne prépare aucunement à affronter la vie telle qu'elle se présente. Le projet formulé par Zola affiche la volonté de se départir des élucubrations romantiques pour forger l'instrument de la liberté véritable, celle donnée par la connaissance. Le savoir résultera de la description exacte d'un vécu par l'écrivain, dont le maître-mot est l'observation en dehors de tout postulat d'exclusion. La démarche naturaliste se veut scientifique, en ce qu'elle abandonne l'affect, le sentiment, pour se concentrer sur les faits et eux seuls. Le naturalisme, non-folie par essence, revient à sa façon à la rationalité des Lumières battue en brèche par le romantisme.

Pour autant le discours naturaliste, si rationnel soit-il, ne vient à bout ni du lyrisme dont Zola a été baigné dans sa jeunesse, ni des envolées de son imagination. En cela demeure une forme de folie, au sens où la fiction zolienne ne saurait se résumer à la réalité au sens strict. Le romancier en a une claire conscience, lui qui avoue à son ami Henry Céard que son « tempérament lyrique » l'entraîne vers un « agrandissement de la vérité » : « *J'ai l'hypertrophie du détail vrai, le saut dans les étoiles sur le tremplin de l'observation exacte* »<sup>10</sup>. De fait, au moins autant que pour s'affirmer face au romantisme, le discours naturaliste dans les années 1880 vise à couper court à toute procédure judiciaire : quel procureur oserait poursuivre celui qui, promouvant une geste médicale, affirme découper la société au scalpel ? Placer ses pas dans ceux de la science expose *ipso facto* ceux qui lui en demanderaient raison à être regardés comme des déments<sup>11</sup>...

---

<sup>4</sup> Toulouse, E. (1896)

<sup>5</sup> V. par exemple Zola, É. (1906), *Œuvres critiques – Le Naturalisme*, p. 520, « On va voir jusqu'où je pousse l'extravagance de ma folie. Personne n'ignore que je ne puis dire deux mots sans lâcher une incongruité, que ma littérature et ma critique sont aussi bêtes que sales. »

<sup>6</sup> Paul Alexis, ami fidèle de Zola, serait ainsi le seul « Médanien intégral » : v. Bakker, B.H. (1969)

<sup>7</sup> Zola, É. (1906), *Œuvres critiques – Le Naturalisme*, p. 131.

<sup>8</sup> *Ibid.*, *Théophile Gautier*, p. 396.

<sup>9</sup> *Ibid.*, *Lettre à la jeunesse*, p. 139.

<sup>10</sup> Lettre du 22 mars 1885, citée par Sanders, J.B. (1980).

<sup>11</sup> Sur les procès du naturalisme, v. Delbrel, S. (2021), p. 35-42.

Dans la société corsetée par les principes religieux et moralisateurs, la médecine constitue l'un des rares domaines ayant gagné une relative autonomie. Zola le sait bien, lui qui s'est entretenu abondamment avec Céard, le spécialiste de la question parmi les naturalistes<sup>12</sup>. Zola a lu<sup>13</sup> avec attention les ouvrages ayant permis à la médecine d'être enfin considérée à l'instar d'une véritable science<sup>14</sup> et il découvre la dimension extraordinaire du champ des explorations possibles. La référence scientifique prend place dans la dénomination même du mouvement que Zola initie, le naturaliste étant « celui qui se livre à l'étude des plantes, des minéraux, des animaux »<sup>15</sup> : il lui « suffira » ensuite de « remplacer le mot "médecin" par le mot "romancier" »<sup>16</sup> pour se dégager, autant que faire se peut, du soupçon d'immoralité.

Dès lors, la folie occupe une place importante dans l'écriture zolienne<sup>17</sup>, d'autant qu'elle cristallise les interrogations de l'époque : si les médecins généralement cherchent à comprendre une pathologie aux manifestations individuelles, l'écrivain de son côté use de sa liberté pour retracer le destin d'un personnage et le replacer dans un contexte précis. Zola, rétif à tout dogmatisme, ne livre pas au lecteur d'explication catégorique : il se contente de brosser un tableau permettant de formuler des hypothèses compréhensives. Or ce tableau est celui de la société du II<sup>nd</sup> Empire et de la III<sup>e</sup> République, c'est-à-dire celui de la société contemporaine du romancier, appréhendée à travers l'ensemble de son œuvre fictionnelle. Les *Rougon-Macquart* en ce sens n'épuisent aucunement la question de la folie abordée par leur créateur ; il existe un avant-*Rougon-Macquart*, dont *Thérèse Raquin* notamment participe, comme un après-*Rougon-Macquart* formé des cycles des *Trois Villes* et des *Évangiles*. Cette dernière partie de l'œuvre est d'ailleurs celle qui révèle le plus les positions de Zola sur la société<sup>18</sup> et la place que celle-ci accorde aux individus qui la composent. Au fil du temps et à la faveur de l'Affaire Dreyfus, l'aspiration de Zola à un monde plus juste, dans lequel l'équilibre social repose sur la connaissance du vrai se fait plus présente<sup>19</sup>. La justice, valeur essentielle, résulte en ce sens de la pondération des sentiments et des comportements grâce au savoir d'essence scientifique. La justice est donc le fruit de la civilisation et l'injustice sa négation, si bien que cette dernière fait le lit de la folie.

En toute logique l'écrivain fait apparaître des liens entre l'altération momentanée ou durable de la raison chez l'individu et celle qui survient au sein de la collectivité. Incontestablement, la déraison collective voire institutionnelle est d'une particulière gravité dans la

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 107-108.

<sup>13</sup> Sur l'interaction entre médecine et naturalisme, v. la synthèse présentée par Becker, C., Dufief, P.-J. (dir., 2017), V<sup>o</sup> Médecine ; quant à l'utilisation par Zola de ses lectures médicales, v. Oswald, T. (2001) ; Carol, A. (2001)

<sup>14</sup> V. Becker, C., Dufief, P.-J. (dir., 2017), V<sup>o</sup> Bernard (Claude) ; Cabanès, J.-L. (1993).

<sup>15</sup> Larousse, P. (1856), V<sup>o</sup> Naturaliste.

<sup>16</sup> Zola, É. (1906) *Œuvres critiques – Le roman expérimental*, p. 111.

<sup>17</sup> V. Becker, C., Dufief, P.-J. (dir., 2017), V<sup>o</sup> Folie, où Bertrand Marquer remarque que, « d'une manière générale, le personnage du demi-fou semble constituer le matériau privilégié des écrivains naturalistes, à tel point que, chez Zola, "[c]" est la quasi-totalité des personnages de premier plan qui relève de l'état mixte (H. Mitterand) ».

<sup>18</sup> Lire Mollier, J.-Y. (1998)

<sup>19</sup> Delbrel, S. (2021), p. 305-309.

mesure où elle risque d'atteindre l'humanité dans ce qu'elle a de plus profond. La folie peut ainsi être causée par l'injustice, comme elle peut réciproquement être cause d'injustice.

### 1. La folie causée par l'injustice

L'injustice caractérise d'une manière générale ce qui est injuste et peut se matérialiser dans un acte précis. Allant à l'encontre de l'équité, elle est susceptible de revêtir de multiples formes. En réalité la notion d'injustice relève, à maints égards, d'une appréciation subjective de la situation ; cependant elle s'impose à la lecture de l'œuvre de Zola parce qu'elle tient à la rupture d'un équilibre dans l'environnement du personnage gagné par la folie. Par là-même l'injustice tend à être objectivée quelle qu'en soit l'origine. Madeleine Férat par exemple, héroïne du roman éponyme, est très tôt ébranlée par l'attitude vindicative de la vieille servante de son amant. Cette dernière, pétrie de principes austères inculqués par la religion réformée, regarde d'emblée Madeleine comme une pécheresse incapable de jamais racheter ses fautes. Contre cet endoctrinement, la jeune femme, isolée, s'avère démunie<sup>20</sup>. Insensiblement, tous ses faits et gestes lui paraissent dépendre d'une faute irréparable, avoir cédé aux avances d'un homme avant Guillaume, le maître de la vieille servante.

Mais l'injustice n'exclut pas le paradoxe, loin de là : dans *Travail*, le potier Lange semble perdre la raison avec la mort de sa compagne causée par la réalisation de bombes artisanales. Lange s'est lancé dans cette fabrication par conviction anarchiste, dans un désir forcené de justice<sup>21</sup>. Or le rétablissement d'un équilibre social grâce au héros Luc Froment permet au potier de retrouver toute ses facultés et d'œuvrer, lui aussi, dans le sens d'une « Cité de justice »<sup>22</sup>. C'est dire toute l'influence des équilibres sociaux dans l'esprit de Zola, qui depuis longtemps pointe les exactions des pouvoirs publics au premier rang des injustices, celles-ci s'enracinant dans la négation de valeurs fondamentales.

#### 1.1. Une source d'injustice : les exactions des pouvoirs publics

Force est de constater dans l'œuvre phare consacrée aux Rougon-Macquart le caractère nocif des pouvoirs publics. Il faut rappeler que le romancier propose au lecteur la vision d'une *histoire naturelle et sociale* du II<sup>nd</sup> Empire, dont le point de départ est le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851. *La Fortune des Rougon* pose le cadre, établissant à plusieurs reprises le lien entre exactions des autorités et injustice profonde ressentie par ceux qu'elle atteint. Le sexe féminin paie un lourd tribut de ce point de vue, touché dans les rôles de

---

<sup>20</sup> Zola, É. (1906), *Romans et nouvelles - Madeleine Férat*, p. 51, « Geneviève la repoussait brutalement dans l'abîme dont elle venait de sortir ; le ciel n'avait pas de pardon, elle était une sottise d'avoir rêvé la douceur de Jésus. Elle fut prise, à ce moment, d'un véritable désespoir. "Qu'ai-je à redouter ? pensait-elle, cette femme est folle". Et, malgré elle, le pressentiment d'un coup qui l'aurait menacée, la faisait regarder autour d'elle d'un air inquiet. »

<sup>21</sup> *Ibid.*, *Travail*, p. 144, Lange expose son rêve : « il y a une bombe cachée dans chaque marmite, nous en déposons une à la Sous-Préfecture, une autre à la Mairie, une autre au Tribunal, une autre à la Prison, une autre à l'Église, enfin partout où se trouve une autorité à détruire. [...] Il riait d'un rire d'extase, la face exaltée »

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 451, « Lange [...] s'était décidé à faire des élèves, cédant aux instances amicales de Luc, lorsqu'il avait vu un peu d'équité s'établir et soulager l'atroce misère. »

femme, de mère et de fille. De manière symptomatique, le *détraquement* d'Adélaïde Fouque<sup>23</sup>, l'ancêtre commune aux Rougon et aux Macquart naît à la faveur de la disparition de son amant, le contrebandier Macquart, abattu par les gendarmes. Rien ne laisse supposer le caractère légitime de la force publique : le seul fait que Macquart soit un contrebandier rend inéluctable l'entreprise d'éradication menée par les gendarmes<sup>24</sup>. Zola va plus loin avec le cas de Silvère Mouret, petit-fils d'Adélaïde à qui, dans les faits, elle a servi de mère. Son assassinat particulièrement odieux constitue l'événement par lequel celle qu'il a, le premier, appelée « tante Dide »<sup>25</sup>, sombre définitivement dans la folie<sup>26</sup>. La situation n'est guère meilleure concernant Miette, l'amie de Silvère. Fille d'un braconnier, elle a grandi en oscillant entre la honte d'avoir un père condamné aux travaux forcés pour avoir tué un gendarme et l'incompréhension qu'un homme soit mis en joue par un dépositaire de la force publique pour braconnage. Sans surprise, Miette, dans l'excès de son ressentiment, se rallie aux mouvements contestataires dans ce qu'ils ont de plus radical<sup>27</sup>. Cette forme de déraison pour un homme comme Zola attaché somme toute à l'ordre et à la paix publique<sup>28</sup> se révèle facilitée par la perte de toute limite véritable dans le déploiement de la puissance étatique.

À cette violence initiale d'ordre révolutionnaire se superposent, à la fin du cycle, les violences d'ordre guerrier du désastre de Sedan et de la Commune de Paris. *La Débâcle* bien sûr met en relief le caractère déstabilisant des événements sur les hommes dont les actions désormais ne pourront plus que difficilement être guidées par la raison<sup>29</sup>. Maurice Levasseur, pourtant l'ami du pondéré Jean Macquart, tombe irrémédiablement dans les errements de celui qui n'a plus toute sa tête<sup>30</sup>. Rien ne pourra donc le sauver, Maurice mourant en définitive de l'incompréhension du monde qui l'entoure et de sa violence<sup>31</sup>. Or les pouvoirs publics sont les premiers coupables du drame noué en 1870-1871 : en se laissant entraîner dans un conflit dont il ne pouvait sortir rien de bon, en utilisant les soldats comme de la simple chair

---

<sup>23</sup> Bernard, C. (1993) note la consonance du nom de famille propre à indiquer au lecteur la folie.

<sup>24</sup> Zola, É. (1906), *La Fortune des Rougon*, p. 40, « On apprend [...] que Macquart venait d'être tué à la frontière par le coup de feu d'un douanier, au moment où il entrait en France toute une cargaison de montres de Genève. [...] On ne ramena pas même le corps du contrebandier, qui fut enterré dans le cimetière d'un petit village des montagnes. La douleur d'Adélaïde fut stupide. »

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 238, « au nom de Silvère, tante Dide avait cessé de chanter. Elle écouta un moment, anxieuse. Puis, elle se mit à pousser des hurlements affreux. La nuit était entièrement tombée ; la pièce, toute noire, se creusait, lamentable. Les cris de la folle, qu'on ne voyait plus, sortait des ténèbres, comme d'une tombe fermée. »

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 14, « je voudrais être un homme et tirer des coups de fusil. Il me semble que cela me ferait du bien. »

<sup>28</sup> Becker, C., Gourdin-Servenièrre, G., Lavielle, V. (1993), V° Thiers (Adolphe), rapportent les propos du romancier à son sujet : « Thiers restera toujours le bon génie de notre République ».

<sup>29</sup> Zola, É. (1906), *La Débâcle*, p. 301, « un vieux sergent, monté sur une borne, insultait les chefs, les traitait de lâches, comme pris d'une folie subite. »

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 359, « Devant ce meurtre imbécile et fou, Maurice, immobile jusque-là, parut lui-même être pris brusquement de folie. »

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 476, « Lui, comme les autres, flânait du matin au soir, respirait l'air vicié par tous les germes de folie qui, depuis des mois, montaient de la foule. »

à canon, en franchissant les limites de la légalité sous prétexte de mettre fin à la Commune<sup>32</sup>. Avec *La Débâcle*, Zola reprend de façon détaillée, à la manière d'un historien, des événements dont il a pu observer directement l'enchaînement. S'agissant des déportations et des exécutions visant à punir les Communards, à la démesure manifeste ou larvée qu'elles engendrent, le sujet a déjà préoccupé le romancier dans *Le Ventre de Paris* à travers le personnage de Florent<sup>33</sup>. Celui-ci, qui n'a jamais pu renouer avec une vie « normale », se compromet dans la folie anarchiste parce qu'il s'est enfermé dans une quête éperdue de justice<sup>34</sup>. Tout, dans sa vie, le ramène à l'instant funeste où il a été emprisonné puis condamné sans procès digne de ce nom. Dans le même esprit, la nouvelle Jacques Damour met en scène le retour du bagnard d'un ancien Communard qui devient étranger à sa propre vie. Damour s'extrait volontairement de la société parce qu'il ne parvient pas à y trouver une place : l'absence mentale s'est substituée à l'absence physique imposée depuis 1871<sup>35</sup>.

Cependant les abus commis par ceux qui devraient veiller à la sécurité et au bien-être de la population ne se cantonnent pas aux comportements liés à ces événements où le régime politique connaît un point de bascule. Les excès des autorités, forme institutionnalisée d'injustice, participent d'un quotidien bâti sur la surveillance et la réduction au silence des voix discordantes. Celles-ci s'expriment bien entendu sur le plan politique avec les partisans de la République face à l'Empire. Néanmoins le phénomène va bien au-delà : il suffit de rappeler historiquement la répression des mouvements de grève évoquée dans *Germinal*. La question de l'attitude de la force publique face aux ouvriers demeure si dérangement sur le plan politique que la version théâtrale de *Germinal* butte notamment sur la scène au cours de laquelle les gendarmes tirent sur les mineurs<sup>36</sup>.

Sans doute les voix discordantes recourent-elles une société en marge, au sens où elle ne répond pas aux critères d'une vie bourgeoisement menée. Dans la société modelée par les institutions napoléoniennes, il n'y a pas de place pour la singularité, celle-ci devenant dangereuse lorsqu'un nombre de plus en plus important de personnes est gagné par des idées inédites. Avec *Lourdes* la singularité s'exprime sur le plan religieux : les mouvements de foule induits par les récits de la jeune Bernadette Soubirous inquiètent tellement le sous-préfet et le commissaire de police que ces derniers mettent tout en œuvre pour les interdire<sup>37</sup>. Loin

---

<sup>32</sup> Mitterand, H. (1999), p. 809-814.

<sup>33</sup> Zola, É. (1906), *Le Ventre de Paris*, p. 63, « Quand les journées de février ensanglantèrent Paris, il courut les clubs, demandant le rachat de ce sang "par le baiser fraternel des républicains du monde entier". Il devint un de ces orateurs illuminés qui prêchèrent la révolution comme une religion nouvelle, toute de douceur et de rédemption. Il fallut les journées de décembre pour le tirer de sa tendresse universelle. Il était désarmé. Il se laissa prendre comme un mouton, et fut traité en loup. Quand il s'éveilla de son sermon sur la fraternité, il crevait la faim sur la dalle froide d'une casemate de Bicêtre. »

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 183, au titre de ce qu'inculque Florent à Muche est ainsi retenu : « le jour de la justice viendra... la souffrance du juste est la condamnation du pervers... Quand l'heure sonnera, le coupable tombera. »

<sup>35</sup> Delbrel, S. (2020), « *Jacques Damour*... »

<sup>36</sup> Kanes, M. (1965)

<sup>37</sup> Delbrel, S. (2021), p. 221-225.

d'atténuer la fougue des croyants, l'interdiction injuste de se livrer à des actes de dévotion sur les lieux réputés miraculeux ne lui donne que plus d'intensité et décuple la folie collective<sup>38</sup>.

De fait, le cadre posé par le 1er Empire et conservé par les régimes successifs du XIXe siècle est plus pensé pour rassurer les gouvernants que la population. Aussi, même dans le cas où les idées nouvelles s'inscrivent à première vue dans l'ordre établi, ce qui devrait être le cas des pratiques catholiques, elles peuvent inquiéter les responsables administratifs et politiques. Sur ce point, les autorités ecclésiastiques doivent être regardées comme partie intégrante des pouvoirs publics. Le Concordat de 1801 a en effet eu pour objet de mettre au service de l'État les ministres du culte<sup>39</sup> et sera appliqué tout au long du XIXe siècle. Aussi n'est-il pas surprenant que Zola mette en scène régulièrement l'alliance du pouvoir exécutif et de l'Église : si, pour l'homme de liberté qu'il est, le phénomène tend à devenir étouffant, il n'en relève pas moins d'un projet politique mis en œuvre de longue date. Là encore l'iniquité de dépositaires officiels ou officieux de l'autorité publique engendre incompréhension et, à terme, déraison des victimes. François Mouret dans *La Conquête de Plassans* en devient l'exemple le plus abouti, lui qui assiste impuissant au délitement de son ménage en raison des agissements de l'abbé Faujas<sup>40</sup>. Mouret, dont la simple présence gêne l'abbé et ses affidés, est enfermé aux Tulettes, asile qui accueille déjà tante Dide, où il devient complètement fou<sup>41</sup>.

L'attitude des pouvoirs publics s'avère au demeurant d'autant plus lourde de conséquences qu'elle tend à cautionner l'enracinement des injustices en admettant la négation de valeurs fondamentales.

## 1.2. L'enracinement des injustices : la négation des valeurs fondamentales

La question des valeurs s'élève au regard du postulat naturaliste qui repousse tout jugement moral pour privilégier l'observation des personnages. Certes, Zola après le cycle des *Rougon-Macquart* ne place plus sa démarche dans le strict naturalisme, mais l'exigence de transparence demeure. Celle-ci s'exprime à travers les volumes des *Trois Villes* consacrés à Lourdes, Rome et Paris. La sensibilité de l'écrivain aux malheurs du temps le conduit à s'intéresser, à des niveaux différents, aux foules dévotes comme aux travailleurs. L'œil exercé

---

<sup>38</sup> Zola, É. (1906), *Lourdes*, p. 237, « Les autorités exigeaient l'ordre, le respect d'une religion sage, le triomphe de la raison ; tandis que le besoin d'être heureux emportait le peuple au désir exalté du salut, dans ce monde et dans l'autre. »

<sup>39</sup> Consulter le Concordat (1801) ; de façon notable, si les ministres du culte doivent prêter serment de fidélité aux autorités séculières et l'article VI prévoit que les évêques devront dénoncer tout ce qui serait susceptible de porter préjudice à l'État.

<sup>40</sup> Zola, É. (1906), *La Conquête de Plassans*, p. 274-275, « Une dévote affirmait que Mouret était possédé, qu'il prenait sa femme au cou avec les dents, si rudement que l'abbé Faujas devait faire du pouce gauche trois croix en l'air pour l'obliger à lâcher prise. »

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 385, « le fou [...] sauta sur l'abbé Faujas [...]. Il meurtrissait le prêtre, l'égratignait, l'étranglait. »

du maître débusque les injustices partout où elles se nichent et singulièrement là où elles lui paraissent les plus criantes<sup>42</sup>.

Probablement la maladie et la mort constituent-elles en soi des injustices profondes qu'il est difficile de contrer. Pourtant certaines considérations avivent le sentiment d'injustice, ce que Zola ne se prive pas de suggérer, l'exacerbation de ce sentiment provenant de la négation des valeurs de partage et de sincérité. Lorsque la volonté humaine fait défaut pour distribuer les soins indispensables, compromettant par là-même la vie du malade, la situation devient aliénante pour son entourage. La médecine peut en effet éloigner la mort à condition que le recours à l'homme de l'art ne soit pas un luxe : *Germinal* souligne que la misère dans laquelle la compagnie minière maintient ses salariés ne permet guère aux plus faibles comme Alzire de survivre, ce qui à terme ôte toute raison à sa mère la Maheude<sup>43</sup>. Le sentiment d'injustice est non moins terrible dans *Lourdes* où la mère de la petite Rose, encouragée par la religion à croire au rétablissement de sa fille, s'aperçoit que sa piété ne suffit pas à la sauver. Le désespoir engendre la folie, à l'aune de la croyance déraisonnable dans laquelle la mère a été confortée<sup>44</sup>. La religion se révèle de la sorte profondément insincère, entretenant des faux semblants aux répercussions dramatiques pour celui qui subit de plein fouet l'épreuve de la fragilité humaine. Le phénomène revêt une acuité indéniable à la lecture de *Rome*, ouvrage stigmatisant le fossé creusé entre la hiérarchie catholique et la foule de fidèles. Tandis que le Pape et les prélats connaissent la dorure des palais, de pauvres hères tentent de survivre dans leur voisinage immédiat, totalement délaissés des institutions notamment religieuses. Ici le double de Zola, le père Froment, se voit menacé de schizophrénie, écartelé entre sa volonté d'honorer la religion qui l'a investi d'une mission essentielle et la conscience de l'indifférence de l'Église au sort des plus démunis. N'est-ce pas une atteinte foncière à l'humanité que de tolérer l'existence de laissés-pour-compte ? Le propos, déjà sensible dans *Rome*<sup>45</sup> se fait éclatant avec *Paris*<sup>46</sup>. Celui dont la société se détourne du fait de

---

<sup>42</sup> Sur la question, v. Delbrel, S. (2021), p. 83-99.

<sup>43</sup> Zola, É. (1906), *Germinal*, p. 375, « Alors, nous aurions crevé pendant deux mois, j'aurais vendu mon ménage, mes petits en seraient tombés malades, et il n'y aurait rien de fait, et l'injustice recommencerait ! Non ! non ! moi, je brûlerais tout, je tuerais tout maintenant, plutôt que de me rendre. »

<sup>44</sup> *Ibid.*, *Lourdes*, p. 343, « Elle était tombée à genoux, elle tendait toujours sa fille expirante sur ses deux bras frémissants, dans une exaltation de désirs et d'espérance qui la soulevait toute. [...] Un moment, elle crut qu'elle était exaucée [...] Mais elle sentit son enfant plus légère encore sur ses bras tendus. Et, maintenant, elle s'effrayait de ne plus l'entendre se plaindre [...] Pourquoi ne souriait-elle pas, si elle était guérie ? Tout d'un coup, il y eut un grand cri déchirant, le cri de la mère, dominant la foudre, dans l'orage qui redoublait. Sa fille était morte. Et elle se leva toute droite, elle tourna le dos à cette Vierge sourde, qui laissait mourir les enfants ; et elle repartit comme une folle ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, *Rome*, p. 220, « Pierre [...] était frappé des caractères différents de la misère, à Paris et à Rome. Certes, ici le dénuement était plus absolu, la nourriture plus immonde, la saleté plus repoussante. [...] Et il comprit enfin : la misère, à Rome, était une misère qui n'avait pas froid. »

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 7, glisse déjà au sujet de la capitale française « Quoi ! d'un côté de si grosses fortunes, tant d'inutiles caprices satisfaits, des vies comblées de tous les bonheurs ! de l'autre, une pauvreté acharnée, pas même du pain, aucune espérance, les mères se tuant avec leurs nourrissons,



son manque de moyens est en réalité le symptôme de maux profonds risquant tout simplement de la faire disparaître si elle n’y prend pas garde.

L’approche de Zola procède d’un élan vital dont il donne toute la mesure par *Fécondité*. Roman visant à promouvoir la natalité, dans le contexte de la reconquête de la fierté nationale après Sedan, *Fécondité* dit toute l’importance de l’acte de génération pour Zola. Inversement, rejeter la vie quels qu’en soient les motifs expose à la folie. Formant un couple tout à la joie de son amour, les Angelin repoussent sans cesse le moment d’avoir un enfant ; cette attitude, guidée pourtant par la force de leurs sentiments l’un pour l’autre, se révèle dévastatrice<sup>47</sup>. Peut-être pire est le destin des Morange, dont la préoccupation est d’avoir un train de vie bourgeois et de ménager à leur fille unique un héritage digne de ce nom. Bien qu’unis eux aussi par l’affection, les Morange se débarrassent d’un second enfant en recourant à l’avortement. Mal leur en prend : compte tenu des conditions sanitaires déplorables dans lesquelles s’effectue l’intervention médicale, Mme Morange est la proie d’une grave infection et meurt. Quelques années plus tard, le même sort attend sa fille, cette répétition de l’histoire menant le veuf à la folie<sup>48</sup>. En dépit des apparences, de telles destinées ne doivent pas être regardées comme strictement individuelles : elles résultent du pervertissement des valeurs d’humanité et d’authenticité au sein de la société industrielle. C’est parce que la société érige l’argent comme valeur à part entière que beaucoup se lancent dans la quête à tout prix de l’embourgeoisement ; c’est en même temps parce que les familles nombreuses ne participent pas de l’horizon bourgeois que se développent les officines illégales pourvoyant les moyens de l’avortement. L’angle de vue de Zola se veut large, mettant en avant le fait sociologique du caractère ouvrier des familles nombreuses. Et la société réprouve les naissances multiples au sein de la famille parce que, dans le même temps, elle déconsidère le travail manuel. Dès lors, réhabiliter les familles nombreuses va de pair, pour Zola, avec la réhabilitation du travail dans son acception la plus large.

L’érection du travail au rang de valeur à part entière, magnifiée par le cycle ultime des Évangiles, a été initiée dès les premières œuvres publiées par Zola. Se percevant comme un travailleur du livre dont la devise est *nulla dies sine linea*, l’écrivain glorifie le labeur<sup>49</sup>, nécessité pour subvenir à ses besoins et source de progrès pour l’humanité. Aussi milite-t-il à sa

---

auxquelles elles n’avaient plus à donner que le sang de leurs mamelles taries ! ». V. Noiray, J. (2000)

<sup>47</sup> Zola, É. (1906), *Fécondité*, p. 438, « Il revoyait [madame Angelin] jeune, si gaie, si éclatante, [...] battant les bois avec son mari, s’égarant par les sentiers déserts [...], dans une telle fête d’amour, que leurs baisers sonnaient sous les branches comme des chants d’oiseaux. Il la revoyait plus tard, déjà trop punie de cette saison imprévoyante de folle tendresse, désespérée de ne pouvoir faire cet enfant, qu’elle avait trop tardé à vouloir, accablée par l’infirmité lente qui lui mettait au bras un mari aveugle, obscurcissant de sa nuit ce qu’il leur restait de bonheur. »

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 269, lors de l’annonce de l’opération, « il ne se calmait pas, éperdu, regardant, la tête aux deux portières, d’un mouvement farouche de bête qu’on tient enfermée (...) Et ce fut pour lui encore un éblouissement d’éclair, la vérité totale, aveuglante, qui le frappait en coup de foudre, dans l’évocation atroce du souvenir [...] Morange se débattait, hagard, fou, les deux mains tenues par Mathieu ».

<sup>49</sup> Delbrel, S. (2021), “Symbolique ouvrière...”.

manière pour un changement d'état d'esprit, à savoir faire en sorte que le travail devienne l'élément central d'un nouveau système de valeurs<sup>50</sup>. Celui-ci se situerait à l'opposé de la société consumériste dont les travers ont déjà amplement été décrits par des ouvrages tels que *L'Argent* ou *Au Bonheur des dames*<sup>51</sup>. La valeur du travail ne saurait s'apprécier à travers la rémunération perçue, mais bien plutôt à travers le cœur mis à l'ouvrage. *Germinal* en a déjà témoigné et auparavant *L'Assommoir*. Seule l'implication de l'ouvrier est susceptible, l'expérience aidant, de conduire au chef-d'œuvre, c'est-à-dire à un pur produit de la civilisation. Un tel élément rapproche travail et justice, ce qu'explique Zola dans la dernière partie de son œuvre. Ainsi, nier délibérément la valeur travail expose la société à de cruelles déconvenues, ce que le romancier laisse entendre avec Paris où le lecteur suit l'ouvrier Salvat dans l'abandon de toute raison. Salvat, qui a charge d'âme, ne parvient pas en dépit de ses qualités de travailleur à trouver un emploi. Ayant perdu tout espoir en la matière, il décide de s'en prendre aux exploités du monde ouvrier en posant une bombe, non sans avoir préalablement jeté dans la Seine ses précieux outils. La folie du geste est totale, comme son désespoir<sup>52</sup> ; elle redouble à considérer l'unique victime de l'explosion, ouvrière de son état. Pis, cette folie risque de contaminer tous les cœurs épris de justice, ce que le personnage de Guillaume Froment, savant hors pair, laisse penser. Il n'est pas anodin de constater qu'au premier rang des monuments auxquels Guillaume songe un temps porter atteinte par un engin explosif figure le Sacré-Cœur<sup>53</sup>, symbole de l'union entre l'Église qui formate le peuple et l'État qui le réprime. Où la folie vraie se situe-t-elle ? du côté des ouvriers acculés à la mendicité ou du côté des institutions ? Le cas de Salvat illustre la faillite de l'Église et de l'État en matière sociale<sup>54</sup>, parce que les autorités s'accommodent des souffrances populaires. Du reste la faillite des institutions acquiert-elle la force de l'hypothèse de départ dans *Travail*, le potier Lange enterrant au fond avec l'anarchisme la vieille société, celle de l'argent et de l'individualisme rois<sup>55</sup>. Le nom même du personnage est riche de sens : l'ange va trouver son firmament avec la Cité de justice bâtie par Luc Froment, avatar de Zola.

Entre folie et injustice les relations se nourrissent selon une logique dans laquelle la considération d'un personnage seul ne suffit pas : il s'insère dans un monde, ordinaire ou à part, dont les caractéristiques éclairent les éléments soumis au lecteur. La folie ne saurait donc

---

<sup>50</sup> Delbrel, S. (2021), p. 65-72.

<sup>51</sup> Est ainsi édifiant le cas de Marty professeur de lycée qui dispose d'un niveau de vie sans commune mesure avec son savoir ; se mettant à faire n'importe quoi pour subvenir aux dépenses de sa femme, il termine sa vie dans un asile d'aliénés. V. sur la question du travail intellectuel Got, O. (1980)

<sup>52</sup> En cela Salvat se différencie de Victor Mathis, autre poseur de bombe, qui lui n'a pas pour excuse la « démente humanitaire » : Zola, É. (1906), *Paris*, p. 470. V. à ce sujet Ferguson, P. (1998)

<sup>53</sup> Zola, É. (1906), *Paris*, p. 487, « Et, lorsque, en se tournant, il apercevait la basilique du Sacré-Cœur, [...] il ne s'expliquait pas la contagion de démente qui l'avait un instant envahi, pour qu'il eût rêvé de destruction imbécile, inutile. »

<sup>54</sup> Mollier, J.-Y. (1998) évoque les faits et personnages réels sur lesquels s'appuie Zola pour dénoncer cette situation.

<sup>55</sup> Zola, É. (1906), *Travail*, p. 452, « C'était sa théorie, il fallait de la beauté au peuple pour qu'il fût sain et fraternel. Un peuple satisfait ne pouvait être qu'un peuple intelligent et harmonieux. »

apparaître seulement comme la conséquence de l'injustice, elle peut aussi en être regardée comme la cause.

## 2. La folie cause de l'injustice

À la folie correspond la perte momentanée ou durable de la raison, perturbation de la vie normale au sens où celle-ci a vocation à se dérouler dans un cadre prévisible. De cette manière la folie en son essence même présente le risque de l'injustice. L'aléa introduit par le dérèglement de l'esprit génère de l'insécurité aux effets observables en maints domaines. Néanmoins la folie a priori la plus inquiétante est celle dont les répercussions sont immédiatement criminelles, et dès avant *Les Rougon-Macquart* Thérèse Raquin en fournit un exemple passé à la postérité. L'abolition de tout discernement chez Thérèse et Laurent<sup>56</sup> les conduit à assassiner Camille : première injustice manifeste puisque ce dernier s'est marié à sa parente tombée dans la pauvreté et qu'il a accueilli Laurent en ami au sein de son foyer. La seconde injustice profonde résultera, après le meurtre, de l'attitude adoptée vis-à-vis de la mère de Camille. Durement éprouvée par la disparition de son fils, Madame Raquin, véritable morte vivante, doit assister impuissante aux échanges terrifiants entre sa bru et son complice<sup>57</sup>. Dans le registre passionnel se concrétisant par la folie, *La Bête humaine* naturellement occupe une place importante<sup>58</sup>. La relation entretenue avec Séverine réveille la « fêlure » de Jacques<sup>59</sup> et par là-même les pulsions criminelles dont elle fera les frais. L'injustice la concernant apparaît complète puisque Séverine s'est donnée corps et âme à Jacques ; il a d'ailleurs profité de l'abandon de sa maîtresse dans ses bras pour la tuer.

La folie criminelle constitue ainsi l'acmé de comportements dont le point commun est à rechercher dans l'irrationnalité. Pour être souvent individuelle, la déraison toutefois ne l'est pas systématiquement, tant la folie collective sous la plume de Zola est envisagée telle une lame de fond.

### 2.1. La folie collective, une lame de fond

Le vocabulaire de la folie semble plus aisément employé par Zola pour mettre en avant l'ampleur de comportements ou de sentiments collectifs que pour définir l'attitude d'un seul personnage. Un tel emploi est de nature à accentuer l'impression d'ensemble et la cohésion d'une foule que le romancier ne saurait évidemment décrire par le menu. L'accentuation résulte d'un effet d'écho : d'une part, le champ lexical de la folie dit combien le geste ou la pensée dépasse l'entendement<sup>60</sup> ; d'autre part il permet d'exprimer une subjectivité qui

---

<sup>56</sup> Son personnage s'inspire d'une célébrité des environs de Bennecourt, où Zola aime à se rendre, et qui finira sa vie dans une maison d'aliénés : cf. Walter, R. (1982)

<sup>57</sup> Cf. Delbrel, S. (2020), « *Thérèse Raquin* », pour une lecture judiciaire de cette œuvre.

<sup>58</sup> Sur les emprunts mais aussi les éloignements de Zola vis-à-vis du célèbre criminaliste Lombroso, v. Becker, C. (2006)

<sup>59</sup> Lire notamment Duffy, L. (2009)

<sup>60</sup> Sont soulignées les « folies », la « fièvre » de la clientèle comme celles, en son temps, d'Octave Mouret, d'autant plus mises en relief que le personnage de Denise est marqué du sceau de la « raison ». « Être raisonnable », expression fréquemment employée, dit aussi *a contrario* que le destinataire du discours ne l'est pas.

serait plus difficilement applicable à des personnages dont l'évocation se réduit en principe aux seuls les éléments perceptibles par un observateur. Chez un écrivain interpellé par les bouleversements de la révolution industrielle, sans surprise la folie se concrétise dans les tentations nouvelles offertes par le commerce<sup>61</sup>. L'abondance de biens, la pléthore de distractions proposées dans une ville comme Paris compromettent la santé mentale de ceux qui n'y sont pas ou y sont mal préparés. Le père Bourras, vieil artisan fort d'un savoir-faire ancestral, donne une traduction judiciaire à sa déraison<sup>62</sup> dans *Au Bonheur des Dames*. La nocivité du grand magasin l'obsédant, Bourras se lance dans une lutte à mort dont il ne saurait sortir vainqueur<sup>63</sup>. Il est vrai que l'injustice est terrible pour lui, alors que le *Bonheur* s'est installé dans son voisinage immédiat, et que lui-même n'a jamais dérogé aux règles du commerce traditionnel. De plus la folie de l'achat, le caractère compulsif des comportements face au commerce nouveau concerne au premier chef les femmes. Soucieuses de plaire et de se plaire à elles-mêmes dans le miroir que leur tend la société bourgeoise, les femmes pour certaines abdiquent toute limite ; aussi peuvent-elles être amenées à détruire injustement des équilibres patiemment construits, spécialement familiaux. Le personnage de la comtesse de Boves reflète de telles tensions savamment entretenues par le commerce des nouveautés dont le maître-mot est l'achat permanent<sup>64</sup>. Une névrose comparable se décèle également à travers l'agitation des milieux financiers et les espérances invraisemblables des particuliers. L'appât du gain, la facilité avec laquelle les fortunes s'élèvent font oublier la non moins grande rapidité de la ruine lorsque la crise s'annonce ou que des placements hasardeux se révèlent calamiteux. *La Curée* en brosse le contexte politique reposant sur la débauche des appétits<sup>65</sup>, *L'Argent* insistant sur les rouages proprement financiers<sup>66</sup>. La folie collective génère des injustices, car les spéculateurs n'ont pas tous les mêmes compétences ni surtout

---

<sup>61</sup> Zola, É. (1906), *Au Bonheur des Dames*, p. 86, « En décuplant la vente, en démocratisant le luxe, ils devenaient un terrible agent de dépense, ravageaient les ménages, travaillaient au coup de folie de la mode, toujours plus chère. »

<sup>62</sup> V. Delbrel, S. (2021), p. 266 et 299.

<sup>63</sup> Zola, É. (1906), *Au Bonheur des Dames*, p. 224-227, utilise des éléments descriptifs propres à rappeler Don Quichotte de la Manche : « on venait le contempler au milieu de ses richesses, perdant la tête [...] Il ne semblait plus chez lui [...] effaré avec sa grande barbe et ses cheveux [...] Maintenant, du trottoir d'en face, les passants s'étonnaient, à le regarder agiter les bras et sculpter ses manches. Et il était galopé de fièvre ».

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 489, chez Mouret, « Tout un rapport vague s'élevait dans son esprit : le vol de cette malheureuse, cette folie dernière de la clientèle conquise, abattue au pied du tentateur, évoquait l'image fière et vengeresse de Denise, dont il sentait sur sa gorge le talon victorieux. »

<sup>65</sup> *Ibid.*, *La Curée*, p. 62, « Et, dans la ville où le sang de décembre était à peine lavé, grandissait, timide encore, cette folie de jouissance qui devait jeter la patrie au cabanon des nations pourries et déshonorées. »

<sup>66</sup> *Ibid.*, *L'Argent*, p. 142, « [Caroline] comprenait parfaitement les raisons de ce surmenage, de cet enfèvement, destiné à griser la foule, à l'entraîner dans cette épidémique folie de la danse des millions. »

les mêmes réseaux ; aussi les particuliers éprouvent-ils très durement la chute de leur fortune car elle sonne la fin de l'espoir, celui d'une vie meilleure<sup>67</sup>.

Mais la plus grande folie n'est-elle pas celle qui ne mène qu'à la mort, à savoir la guerre ? Le recueil des *Soirées de Médan*, par lequel Zola et ses amis ont affirmé l'existence du naturalisme, milite dans cette direction<sup>68</sup>. La folie des gouvernants et des militaires mène à l'injustice suprême, celle de la mort de soldats et de populations civiles qui luttent sans savoir pourquoi. La conviction profonde de Zola résonne à la fin du cycle des *Rougon-Macquart* grâce à *La Débâcle* : les conflits armés n'apportent que désolation, parce qu'ils sont tout à la fois injuste et folie. Et à considérer le personnage de Jean Macquart, empreint du bon sens paysan, il apparaît quasiment impossible de freiner le désastre : signe du malheur absolu inhérent à la situation, Jean en vient à tuer son meilleur ami Maurice<sup>69</sup>, que l'exaltation et le besoin de justice ont poussé à participer au soulèvement de la Commune.

À partir de 1896 cependant, un autre type de folie collective jaillissant des intestins de l'histoire retient l'attention de Zola, l'antisémitisme. Là se situe à n'en pas douter une question essentielle appelant l'utilisation du lexique de la folie. Le fait ne doit pas surprendre, Zola analysant l'antisémitisme comme le fait irrationnel par excellence confinant à la bêtise<sup>70</sup>. Sa chronique au *Figaro* alerte le lecteur : « *se haïr et se mordre, parce qu'on n'a pas le crâne absolument construit de même, commence à être la plus monstrueuse des folies* »<sup>71</sup>. Hélas, les rebondissement de l'affaire Dreyfus rappellent que le phénomène s'alimente des errements institutionnels. La hiérarchie militaire en porte largement la responsabilité, car « *lorsqu'on sème à ce point la sottise et le mensonge, on récolte forcément la démence* »<sup>72</sup>. Il faudra attendre la parution de *Vérité*, dernier ouvrage de Zola, pour apprécier la mise en fiction de cette folie. Inquiétante, celle-ci touche toutes les strates de la population<sup>73</sup>. Si la pratique de la religion

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 220, « brusquement, la vue de Dejoie, livide, décomposé, porta ce malaise à l'aigu, en personnifiant tous les humbles et lamentables ruines [...] En même temps, par une sorte d'hallucination, s'évoquèrent les pâles, les désolés visages de la comtesse de Beauvilliers et de sa fille, qui le regardaient éperdument de leurs grands yeux pleins de larmes ».

<sup>68</sup> Zola, É., Maupassant, G. (de), Huysmans, J.-K., Céard, H., Hennique, L., Alexis, P. (1880), p. 48-49, à la fin de *L'Attaque du Moulin*, Zola écrit : « comme les Prussiens étaient exterminés et que le moulin brûlait, le capitaine français entra le premier [...] tout enflammé, grandissant sa haute taille, [il] riait de son air aimable de beau cavalier. Et, apercevant Françoise imbécile entre les cadavres de son mari et de son père, au milieu des ruines fumantes du moulin, il la salua galamment de son épée, en criant : - Victoire ! victoire ! »

<sup>69</sup> Zola, É. (1906), *La Débâcle*, p. 494, « Foudroyé, dégrisé, Jean le regardait. Ils étaient seuls [...] Autour d'eux, les incendies flambaient plus haut, les fenêtres vomissaient de grandes flammes rouges ».

<sup>70</sup> *Ibid.*, *CŒuvres critiques – La vérité en marche*, p. 666, « L'imbécile antisémitisme a soufflé cette démence. »

<sup>71</sup> *Ibid.*, *Pour les Juifs*, p. 639.

<sup>72</sup> *Ibid.*, *La vérité en marche*, p. 685.

<sup>73</sup> *Ibid.*, *Vérité*, p. 91, « Les simonistes avaient repris quelque courage de l'appui inespéré de monseigneur Bergerot. Mais les anti-simonistes en profitaient pour empoisonner l'opinion publique de nouveaux contes, entre autres l'extraordinaire invention d'un syndicat juif qui s'était formé pour acheter, à coups de millions, les puissances de ce monde. [...] Dès lors, ce fut dans la ville entière, de la démence et du massacre. Du bas en haut de la société [...] les rares simonistes étaient écrasés sous le flot toujours croissant et déchaîné des anti-simonistes. »

catholique tend à faciliter la propagation de l'antisémitisme, elle ne suffit pas à rendre compte de la réalité et de son ampleur. Ainsi Zola choisit-il pour chef du jury décidé à ne pas laisser passer d'injustice un croyant authentiquement pétri de valeurs chrétiennes, Jacquin. La dénomination de ce dernier n'est pas sans évoquer une forme de jacquerie contre la tendance dominante. Jacquin présente un profil ordinaire ; il a simplement à cœur d'agir en homme de bonne volonté guidé par des principes tenant à l'honnêteté et la droiture. Si la folie collective aboutit à la condamnation de l'instituteur juif Simon à l'issue d'un procès inique, elle ne submergera plus Jacquin qui, le moment venu, confortera la procédure de révision<sup>74</sup>. Cela malheureusement ne met pas fin à l'injustice dont sont victimes au quotidien les Juifs, mais permet malgré tout de freiner la déferlante de haine. Une différence de taille se perçoit ainsi entre les deux effroyables folies que sont la guerre et l'antisémitisme : la seconde doit pouvoir être contrée par des hommes de bonne volonté à condition de s'armer de courage. L'injustice ne saurait donc être regardée comme une fatalité.

Impressionnante à plus d'un titre, notamment parce qu'elle rend très visible l'injustice, la folie collective n'épuise pas toutes les variations de la démence. Celle-ci bien sûr s'exprime dans le cadre des relations individuelles dans toute leur diversité. Aussi leurs manifestations révèlent-elles toute la fantaisie dont Zola ne s'est jamais départi en dépit du postulat naturaliste ; si bien que les folies individuelles participeraient, à maints égards, de l'écume des jours.

### 2.2. Les folies individuelles, l'écume des jours ?

La folie au prisme zolien suppose, à un moment donné, de s'interroger sur qui est véritablement fou. Le discours médical, s'il sous-tend nombre de développements du romancier, ne suffit pas à éclairer les comportements et les réactions soulevant la question de la folie. Dès avant *Les Rougon-Macquart*, *Les mystères de Marseille*, pour la rédaction desquels Zola s'est inspiré de dossiers judiciaires, mettent en scène la folie du notaire Douglas. Mi-financier, mi-moine, Douglas se livre à corps perdu dans des opérations frauduleuses aboutissant à la ruine de ses clients. Ceux-ci ont placé toute leur confiance dans une personnalité dont les mœurs austères laissaient augurer le plus grand sérieux ; or cette surface sociale confortée par la pratique religieuse a dans les faits permis au notaire de poursuivre de longues années durant ses escroqueries<sup>75</sup>.

En outre, le cas de Saturnin dans *Pot-Bouille* questionne la folie tant il reflète celui des personnes placées au-dehors de la norme posée par un groupe social déterminé. Sont-elles à considérer comme aliénées ou obéissent-elles plus simplement à un type de normes ignorées du groupe ? Saturnin, jeune homme resté enfant à sa manière, ne parvient pas à dominer ses réactions. À fleur de peau, le garçon se montre violent lorsque survient ce qui lui

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 304, « si Jacquin ne pouvait garder son terrible secret plus longtemps, c'était dans son angoisse de chrétien, dans sa foi en la divinité du Christ, descendu sur la terre pour assurer le triomphe de la vérité et de la justice. Cette vérité dont la possession le brûlait, aujourd'hui, était la communication au jury, par le président Gragnon, d'un document dont ni la défense ni l'accusé n'avait eu connaissance. »

<sup>75</sup> V. Delbrel, S. (2021), notamment p. 292-293.

paraît une injustice. Mais l'iniquité dans son propre système de valeurs ne correspond pas à l'iniquité dans celui de sa mère, animée par le goût bourgeois du lucre. Aussi les actions de Saturnin, qui pour son entourage relèvent de la folie, ont-elles pour conséquence une injustice flagrante : lever la main sur sa mère et sur le mari de sa sœur, pour choyer l'amant de cette dernière<sup>76</sup>. En réalité, le système de valeurs de Saturnin se base sur l'affection, non sur l'intérêt, ce que son prénom laisse imaginer. Saturnin, à proprement parler, vient d'une planète autre que la terre<sup>77</sup>, c'est-à-dire d'un monde parfaitement étranger à la société du II<sup>e</sup> Empire et des débuts de la III<sup>e</sup> République. Au final, le médecin de l'asile auquel le garçon est conduit ne le jugera pas suffisamment atteint pour le garder dans son établissement : si la normalité est absente, elle l'est non moins chez sa mère qui a souhaité profiter de l'occasion pour spolier son fils.

La folie de la possession matérielle, dont les manifestations familiales sont particulièrement cruelles, s'observe bien entendu dans *La Terre*, spécialement à travers le personnage de Buteau. La passion démesurée qu'il voue à la terre le pousse à assassiner son père<sup>78</sup>, bien que ce dernier contre toute attente ait fait le nécessaire pour opérer de son vivant le partage de ses propriétés. De même, Buteau viole sa belle-sœur Françoise, alors que celle-ci évidemment n'aurait pu le laisser maître de ses biens et de son corps sans susciter la réprobation publique. De telles injustices marquent d'autant plus le lecteur qu'elles demeurent sans réponse, Buteau prospérant sur l'indifférence générale aux événements relevant de la sphère familiale<sup>79</sup>.

En tout état de cause, l'abandon de toute raison, s'il peut résulter d'un dérèglement « des nerfs », peut aussi provenir d'une passion amoureuse portée à l'extrême. *Une Page d'amour* montre combien Jeanne, enfant restée seule avec sa mère, vit en injustice l'attraction irrésistible de cette dernière pour le docteur Deberle, qui devient son amant<sup>80</sup>. Quant aux relations amoureuses mêmes, que dire des amants de Nana dont la folie se mesure à l'aune de leur ruine, voire de leur disparition ? Les frères Hugon témoignent des effets de cette folie, l'un se mettant en marge de la loi, l'autre se tuant<sup>81</sup> ; ces drames frappent leur mère de manière très injuste, car si cette dernière, veuve d'un notaire, fait partie de la bonne société, elle passe malgré tout pour être tolérante. Pour sauver ses fils, Madame Hugon est allée jusqu'à supplier Nana, sans succès. Comparable dans ses effets à la passion amoureuse, celle du sexe prend corps dans *Fécondité* avec Sérafine, baronne de Lowicz. Sérafine a montré à la jeune Reine Morange la voie de la dépravation, ce qui a abouti in fine à la mort de celle-ci. À

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>77</sup> Le cas d'Angélique dans *Le Rêve* pourrait lui être comparé de ce point de vue, car celle-ci est « une aliénée de l'au-delà » selon Basilio, K. (2002)

<sup>78</sup> Si Buteau est un surnom déterminé par le caractère buté du personnage, il est à remarquer que « butter » en argot signifie assassiner : v. France, H. (1907), V° Butter.

<sup>79</sup> Cf. Delbrel, S. (2022)

<sup>80</sup> Zola, É. (1906), *Une Page d'amour*, p. 353, « Quel coup d'étrange folie, quel mal aveugle, abominable comme la foudre ! »

<sup>81</sup> *Ibid.*, *Nana*, p. 407-408.

l'opposé, l'abbé Mouret, imprégné de la « folie de la croix » repousse injustement Albine ce qui, là encore, se termine par la mort<sup>82</sup>.

### Conclusion

À lire Zola, la folie, pathologie individuelle, mérite d'être abordée sous l'angle social. Le dépassement du singulier, tout en donnant de l'écho aux comportements des personnages, permet d'intégrer une approche tant relative que collective des phénomènes. En la matière, Zola, dont la sensibilité aux évolutions du temps est aiguisée, montre combien il a fait fructifier ses lectures quel que soit le domaine scientifique dont elles procèdent.

Au fond, le recours à des lieux dédiés à la maladie mentale tels que les Tulettes<sup>83</sup> ou la Sainte-Anne<sup>84</sup>, pour placer directement le lecteur face à la folie, n'en donne qu'un aperçu. Dans l'écriture zolienne, la mention de l'asile vaut surtout indice de la démence, ce qu'illustre l'oncle Macquart dans *Le docteur Pascal*. Ce dernier se rapproche physiquement de l'asile des Tulettes, sans jamais y être admis. Ainsi, en dehors de manifestations avérées de folie à l'image du delirium tremens de Coupeau dans *L'Assommoir*, il s'agit donc plutôt de mettre en relation l'anormalité du comportement avec la notion de justice pour appréhender complètement la folie. Aussi, s'agissant de l'oncle Macquart, le dernier opus des *Rougon-Macquart* ne délivre aucun élément accréditant une quelconque injustice. Reste que le deuxième *Évangile, Travail*, suggère la nécessité d'aller plus loin dans l'appréhension du mal-être, le mot « asile », souvent écrit avec une majuscule, étant employé exclusivement dans l'idée de protection à l'endroit de vieillards ou d'enfants<sup>85</sup>. C'est dire que dans la Cité idéale selon Zola, justice et santé mentale ne font qu'un<sup>86</sup>.

### Références bibliographiques

#### Livres

1. BECKER, C. et DUFIEF, P.-J. (dir.) (2017). *Dictionnaire des naturalismes*, Paris, Honoré Champion.
2. BECKER, C., GOURDIN-SERVENIÈRE, G., LAVIELLE V. (1993). *Dictionnaire d'Émile Zola*, Paris, Robert Laffont.
3. DELBREL, S. (2021). *Zola peintre de la justice et du droit*, Paris, Dalloz.

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 207, « De Jésus, il ne prenait que la croix. [...] Il prenait la croix et il suivait Jésus. Il l'alourdissait, la rendait accablante, n'avait pas de plus grande joie que de succomber sous elle, de la porter à genoux, l'échine cassée. (...) Souffrir, mourir, ces mots sonnaient sans cesse à ses oreilles, comme la fin de la sagesse humaine. »

<sup>83</sup> Curieusement Zola date des « Tulettes l'un de ses articles dans *La Cloche* peu avant que la guerre n'éclate, moyen de souligner la folie du moment ? Cf. Walter, R. (1969)

<sup>84</sup> V. Schor, N. (1978)

<sup>85</sup> Sur un ouvrage qui inspire Zola dans sa rédaction, lire Scharf, F. (2008)

<sup>86</sup> En ce sens, Delamotte, I. (2001) souligne l'intérêt de lire l'ensemble de l'œuvre du romancier à l'image d'un « traité de médecine, avec, dans un premier temps, celui des *Rougon-Macquart*, la description des maux de la société : étiologie et clinique de la maladie du siècle, et, dans un second temps, celui des *Évangiles*, l'exposition des traitements qui conduiront à la guérison de cette société. »



4. FRANCE, H. (1907). *Dictionnaire de la langue verte – Archaïsmes Néologismes Locutions étrangères Patois*, Paris, Librairie du Progrès.
5. LAROUSSE, P. (1856). *Nouveau dictionnaire de la langue française*, Paris, Larousse et Boyer, 3<sup>e</sup> éd.
6. MITTERAND, H. (1999). *Zola*, tome I *Sous le regard d'Olympia*, Paris, Fayard.
7. TOULOUSE, É. (1896). *Enquête Médico-Psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*. I. *Introduction générale Émile Zola*, Paris, Flammarion.
8. ZOLA, É. (1906). *Œuvres complètes illustrées*, éd. Ne varietur, Paris, Fasquelle, 1<sup>re</sup> éd., 33 t., en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54950534?rk=21459;2>
9. ZOLA, É., MAUPASSANT, G. de, HUYSMANS, J.-K., CÉARD, H., HENNIQUE, L., ALEXIS, P. (1880). *Les Soirées de Médan*, Paris, G. Charpentier.

## Articles

10. BAKKER, B.H., (1969). « Paul Alexis et Émile Zola 1869-1969 », *Les Cahiers naturalistes*, n° 38, p. 115-127.
11. BASILIO, K. (2002). « Angélique entre Angèle et Angéline », *Les Cahiers naturalistes*, n° 76, p. 67-84.
12. BECKER, C. (2006). « Zola et Lombroso. À propos de *La Bête humaine* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 80, p. 37-52.
13. BERNARD, C. (1993). « Cercle familial et cycle romanesque dans *Le Docteur Pascal* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, p. 123-140.
14. CABANÈS, J.-L. (1993). « Zola et le modèle bernardien », *Romantisme*, n° 82, p. 83-89.
15. CAROL, A. (2001). « Zola et la combustion spontanée », *Les Cahiers naturalistes*, n° 75, p. 139-156.
16. DELAMOTTE, I. (2001). « Maurice de Fleury et Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 75, p. 157-172.
17. DELBREL, S. (2020). « Thérèse Raquin », *Les Cahiers de la Justice*, n° 1, p. 123-137.  
— (2021). « Symbolique ouvrière et didactique littéraire chez Émile Zola », *Droit Social*, n° 11, p. 938-948.  
— (2022). « La Terre, roman du parricide intégral ? Meurtres physiques et symboliques dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle », *Considérant – Revue du droit imaginé*, n° 4, p. 143-157.
18. DUFFY, L. (2009) « Du monstre lombrosien à l'anormal zolien », *Les Cahiers naturalistes*, n° 83, p. 149-164.
19. FERGUSON, P. (1998). « De Paris à l'affaire Dreyfus : le parcours de l'intellectuel », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, p. 275-290.
20. FERNANDEZ-ZOÏLA, A. (1983). « Les névropathies de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 57, p. 33-49.
21. GOT, O. (1980). « Le paria et le prophète ou l'université selon Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, p. 127-137.
22. KANES, M. (1965). « Zola, "Germinal" et la Censure dramatique », *Les Cahiers naturalistes*, n° 30, p. 35-42.
23. MOLLIER, J.-Y. (1998). « Dans le ventre des villes. De la réalité à la fiction », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, p. 263-274.
24. MORTAZAVI, Y. (1997). « Toulouse, Zola et Poincaré : génie volontaire / génie-apptitude », *Les Cahiers naturalistes*, n° 71, p. 281-294.
25. NOIRAY, J. (2000). « L'imaginaire politique dans Paris », *Les Cahiers naturalistes*, n° 74, p. 203-222.
26. OSWALD, T. (2001). « Un remède contre le mal du siècle. *Le Docteur Pascal*, ou l'évangélisme thérapeutique de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n° 75, p. 121-138.
27. SANDERS, J. B. (1980). « *Germinal* mis en pièce(s) », *Les Cahiers naturalistes*, n° 54, p. 68-86.

## Grain de folie, graine d'injustice

28. SCHARF, F. (2008). « Un modèle utopique de *Travail : Cent ans après, ou l'an 2000* d'Edward Bellamy », *Les Cahiers naturalistes*, n° 82, p. 165-186.
29. SCHOR, N. (1978). « Sainte-Anne capitale du délire », *Les Cahiers naturalistes*, n° 52, p. 97-108.
30. WALTER, R. (1969). « Émile Zola à Bennecourt en 1868 : les vacances d'un chroniqueur », *Les Cahiers naturalistes*, n° 37, p. 29-40.  
— (1982). « Jules Michaux, un notable naturaliste », *Les Cahiers naturalistes*, n° 56, p. 159-169.

### Sites web

31. CONCORDAT du 15 juillet 1801 : <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/le-concordat-de-1801/>
32. DELBREL, S. (2020). « Jacques Damour ou les prisons d'un Communard selon Zola », Un ciel par-dessus le toit : *Littérature et univers carcéral du Moyen Âge à nos jours*, [https://www.enap.justice.fr/sites/default/files/cirap\\_actes\\_colloque\\_litterature\\_2020.pdf](https://www.enap.justice.fr/sites/default/files/cirap_actes_colloque_litterature_2020.pdf)

### Pour citer cet article

Sophie DELBREL, « Grain de folie, graine d'injustice : Zola et la déraison en fiction », *Paradigmes*, vol. VI, n° 01, janvier 2023, p. 53-70.

